

Maude Lafleur

CORRESPONDANCES 1923-1941, 828.912 S1219C 2010

Ma très chère Virginia,

Je sais que tu ne liras pas cette lettre que je t'adresse à présent. Tu es morte. Tu es morte depuis des années. Ce fut là un des événements les plus tragiques de ma vie. Je n'ai jamais connu quelqu'un qui a vécu comme tu l'as fait. Ton regard, ta façon de faire de chaque détail une impression durable ont fait de toi une des personnes les plus vivantes que j'ai eu la chance de connaître et je chéris chaque moment que j'ai eu le bonheur de partager avec toi. J'ai failli te suivre, tu sais. Quand on a retrouvé ton corps dans la rivière qui coulait derrière ta maison de Monk, tu avais perdu un soulier. J'ai été obsédée par ce soulier, ton soulier, qui avait été avalé par la glaise et j'ai voulu me lancer à sa recherche. Je ne sais pas dans quel état je l'aurais trouvé. J'ai voulu te rejoindre dans cette rivière qui t'amena loin de nous et me laisser choir dans ses profondeurs. Mais il y avait Benedict et Nigel qui me liaient à la terre comme ces pierres qui t'ont attiré vers le fond de l'eau. Je les ai maudits, des semaines, des mois... Je les ai maudits d'exister, je me suis maudit moi aussi de les avoir mis au monde et de m'être empêchée de te suivre. Alors j'ai vécu vingt années après ton départ, une autre vie. Ton absence est devenue moins déchirante peu à peu, mais tu ne m'as jamais vraiment quittée.

Même aujourd'hui, alors qu'une magie dont j'ignore la cause m'a permis de revenir, cinquante ans après ma mort, parmi les vivants. Je ne reconnais rien de ce qui m'entoure, tout m'est étranger, surtout les modalités de ma présence en ce bas monde. Je ne semble pas avoir de forme matérielle et personne ne me voit. Faute de meilleur mot, je crois qu'il faut me nommer fantôme. Malgré toute cette confusion, ma toute première pensée va vers toi. Autour de moi, des livres s'étendent à perte de vue, des livres de tous les formats et de toutes

les couleurs. Tu n'en croirais pas tes yeux. Soudainement, je suis happée par un jeune homme qui marche d'un pas déterminé et que je ne vois pas venir. Par un mécanisme qui me surprend moi-même, je semble prendre place en lui, marcher avec lui, penser avec lui. Il se dirige vers un appareil lumineux qui agit à titre de catalogue, qui recense tous les ouvrages qui m'entourent. Il cherche W-A-Y-N-E G-R-E-A-T-S-K-Y. 213 résultats... Mon esprit se tourne encore une fois vers toi et voilà qu'il ignore les 213 résultats générés par sa recherche et écrit ton nom. Tous les titres de tes romans, de tes essais défilent sous mes yeux et je me sens envahie par la fierté. Il appuie sur un pictogramme étrange et une boîte noire crache une série de chiffres interminables qui s'accumulent sous ton nom. Je me concentre alors sur mon nom. Il n'y a presque rien. Tu as toujours eu beaucoup plus de talent que moi pour l'écriture, je me souviens de te l'avoir répété. Quant à moi, je n'existe à présent qu'en relation avec toi. Je ne t'en veux pas.

Ils ont publié nos lettres, toutes nos lettres, celles où tu déclarais que tu m'aimais. La boîte noire crache un autre morceau de papier et mon navire le saisit et le comprend. Il est rempli d'une détermination soudaine, cette série de chiffres semble lui donner des directions. S'agit-il de coordonnées géographiques ?

Il marche rapidement, mon incompréhension ne nuisant en rien à sa détermination. À chaque pas qu'il fait, je sens ses organes génitaux se frapper de façon sourde sur sa cuisse. J'ai toujours dit que j'étais née avec un esprit d'homme dans un corps de femme, mais la sensation de ce corps masculin me perturbe. Le bruit de chacun de ses pas retentit dans mon esprit, comme le ressac que nous avons si souvent écouté ensemble. Un, deux, un, deux. Prévisible, presque militaire. Ici les vagues sont humaines, elles sont solides et beaucoup trop bruyantes. Nous sommes, mon navire et moi, pris au centre d'un immense aquarium de verre et ce ressac qui nous emmure, qui nous happe, il est mécanique, il est altercation entre deux hommes hirsutes et sales, il est crissement de pneu. Au milieu de cette mer composite, de jappements de chiens, de bruissement de tôle, de sirènes tonitruantes, au milieu de cette marée humaine qui me donne le tournis, je sens l'emprise que j'exerce sur mon vaisseau tanguer. Ce n'est que lorsqu'il atteint sa destination, qu'il met la main sur ce bouquin rose qui porte nos deux

noms que je me sens m'ancrer en lui, ta présence qui me manque tant semble me donner une force nouvelle.

Il s'assoit dans un étrange fauteuil carré, une vulgaire chose sans élégance ni prestige et se met à la lecture de notre correspondance. Elle a été rendue publique dans son intégralité. Nous n'avons jamais été pudiques toi et moi, mais c'est étrange de voir ces doigts, des gros doigts sales, plantés sur une paume carrée et sèche, suivre ces mots si délicats.

Mon regard diverge, je cherche les oiseaux, mais ne trouve point. Le gris de la ville semble les avoir fait fuir. « Les oiseaux parlent-ils encore ? »

Et puis je prends conscience que je flotte au-dessus du grand gaillard qui regarde le livre rose qu'il tient avec stupéfaction. Il secoue rapidement la tête, se lève et abandonne le livre derrière lui, à moitié ouvert.

Alors que je flotte, je remarque tous ces gens qui m'entourent et dont aucun ne semble être ici pour lire. Mais qu'est-ce que cet endroit étrange où tout le monde évolue dans sa petite solitude, les yeux rivés sur un étrange miroir sur lequel ils font glisser leur doigt avec empressement ? Tous sur le point d'être avalés par l'atrocité qu'ils prennent pour un fauteuil, contorsionnés comme si c'était un crime d'adopter la même position qu'un autre individu. Incapables de se regarder les uns les autres, avec des fils qui leur poussent des oreilles pour aller se planter dans leur miroir de poche. Alors que d'autres se sont installés à une table et pianotent sur un clavier qui ne produit qu'un claquement agaçant. Un claquement qui est enterré par les klaxons des voitures, les éclats de voix, les éclats de rire et rugissement de la ville.

Des mouvements entrent dans ma vision périphérique, suspendant le cours de mes pensées, un couple dont les mains fendent l'air, constamment en mouvement, s'avance vers moi. Happée, je suis absorbée par l'un d'eux, la jeune fille. Devant moi, un jeune homme au teint d'ébène. Je ne peux m'empêcher de me perdre dans la profondeur du marron de sa peau. Il émane du corps de cette jeune fille une certaine sérénité que je n'arrive pas à expliquer,

comme si tout était au ralenti, tout était soudainement plus reposant. Et puis je remarque que je n'entends plus le rugissement de la ville, il n'y a que le silence. Nous nous parlons, le jeune homme et moi, par les mains, par les yeux.

Je la laisse piloter jusqu'à ce qu'ils prennent place à une table. Mon vaisseau se laisse tomber sur une chaise, le contact avec cette surface froide et dure me réveille. Elle sort un de ces drôles de claviers auquel est suspendu un rectangle de lumière. Elle se met à pianoter elle aussi. Bien que je n'entende rien de ce claquement, je sens les touches céder à la pression de ses doigts délicats, des touches lisses et plates qui ne posent pas la résistance qu'aurait posée une machine à écrire. Pourtant, bien qu'il n'y ait pas de papier, il y a cette page blanche que je remplis de mes mots. Et c'est par cette magie que je t'écris à présent.

Ma très chère Virginia, mon tendre amour. Les mots me manquent pour exprimer à quel point je souffre de ton absence, à quel point j'espère sentir à nouveau ta peau, tes cheveux, glisser sous mes doigts. Mon corps n'a été entier que lorsqu'il étreignait le tien. Quant à mon âme, elle ne t'a jamais quittée.

Où que tu sois...

Adieu

Ton Orlando,
Vita Sackville-West

Notice biobibliographique :

Le coucou est un oiseau qui s'approprie le nid des autres volatiles. En gros, c'est un chien sale, mais en langage scientifique on dit qu'il a des pratiques parasitaires. Moi aussi, j'ai des pratiques parasitaires. Je ne vole pas les nids, mais j'emprunte les plumes. Ou en fait, je me couvre de goudron pour me camoufler et les plumes collent à moi. Je suis Lady Jett pour ne pas être Maude Lafleur, et aujourd'hui je suis Vita Sackville-West pour aimer Virginia Woolf.